

INTRODUCTION

Bassir AMIRI
Université Marie et Louis Pasteur, ISTA – UR 4011, France
bassir.amiri@univ-fcomte.fr

Guy LABARRE
Université Marie et Louis Pasteur, ISTA – UR 4011, France
guy.labarre@univ-fcomte.fr

Christian STEIN
Université Bourgogne Europe, ARTEHIS – UMR 6298, France
christian.stein@ube.fr

Si la pratique des soins dans l'Antiquité est bien connue, particulièrement grâce aux anciens Grecs, qui nous ont laissé en héritage la figure du médecin dont l'archétype est devenu Hippocrate, la documentation, littéraire, épigraphique et archéologique, qui laisse entrevoir les contours de l'univers de la santé des Anciens, souligne aussi à quel point les soins du corps et de l'âme relevaient également, dans l'Antiquité, de pratiques rituelles¹. Alors que leur vocation était en réalité la même : protéger, soigner et guérir les corps, ces différentes pratiques ont souvent été opposées voire présentées comme incompatibles. C'est sur la base de ce constat qu'a été organisé le colloque « Soignés et guéris par les dieux dans le monde romain », qui s'est tenu à Besançon, les 17 et 18 novembre 2022. Conçu comme la première pierre d'un projet de recherche autour du rapport des sociétés antiques aux questions liées à la santé sous l'angle de la religion, le colloque dont nous livrons les actes dans ce volume a pour objectif de mettre en

¹ Voir par exemple Prêtre et Charlier (éds) 2009, ou encore Bonnard, Dasen et Wilgaux 2015, sur les différentes approches du corps et de la maladie.

lumière les liens parfois étroits qui unissent la médecine dite rationnelle et la médecine rituelle², leurs modes d'expression et les enjeux de cette relation³.

Force est de constater qu'au sein des sciences de l'Antiquité, l'histoire de la médecine antique est une discipline très vivante qui fournit en permanence de nombreux travaux. Outre les ouvrages consacrés à la médecine antique et aux médecins de l'Antiquité, les maladies sous toutes leurs formes, ainsi que les modalités de leur guérison, qu'elle soit obtenue dans les sanctuaires guérisseurs⁴ ou par le biais d'offrandes ou d'ex-voto classiques ou anatomiques, ont également engendré une abondante et utile littérature⁵. Avec ce colloque, nous avons souhaité envisager les points de rencontre entre ces pratiques et nous inscrire au-delà d'une approche médicale rationnelle qui se limiterait à relever « une altération de l'état de santé » puis les différentes sortes de moyens mis en œuvre par les Anciens pour tenter de rétablir ledit état de santé, afin d'approcher, grâce aux différentes communications, les interactions entre approche spécifiquement médicale et approche rituelle. Les multiples sources antiques montrent en effet que la perception antique de la maladie était souvent complexe⁶. Si individus et communautés relevaient bien l'altération de la santé et tentaient d'y remédier, ils ne limitaient cependant pas la maladie à une affaire corporelle (ou mentale). Ils y voyaient fréquemment la maladie comme un indicateur de la qualité – de la mauvaise qualité, devrait-on plutôt dire – de leurs relations avec les puissances supérieures et divines, la maladie pouvant apparaître comme le symptôme de la colère des dieux. À l'échelle de la cité et sous la forme d'épidémies par exemple, comme l'a bien montré Françoise Van Haeperen⁷, la maladie signale la rupture de la *pax deorum*. Le rôle des dieux se signalait alors par son ambivalence, aussi bien cause de maladie que source de guérison, et nombre d'actes rituels de dévotion religieuse étaient donc dédiés à cette forme particulière de dialogue entre les hommes et les dieux par-delà un traitement

² Dont Cécile Nissen a donné un exemple pour la Carie, voir Nissen 2009.

³ Sur l'importante bibliographie concernant la complémentarité entre ces deux médecines, outre Nissen 2009, on pourra consulter Samama 2003, p. 64-66 ; Palmieri 2003 ; Massar 2005 ; Nutton 2016 et Pietrobelli 2017, n. 1-4.

⁴ Scheid 1992 ; Melfi, Gorrini 2002 ; Sineux 2007 ; Sineux 2016 ; Petridou 2014 ; Cazanove 2016 ; Renberg 2017.

⁵ Voir par exemple Olmer 2009 ; Rémy 1988 ; Grmek, Gourevitch 1998 ; Gourevitch 1984 ; Gourevitch 1965.

⁶ Voir par exemple Boudon-Millot, Buzzi (éds) 2017.

⁷ Van Haeperen 2020.

purement médical de la maladie. L'histoire de la médecine antique rejoignant ainsi l'histoire des religions, dont relève notre projet, le colloque de Besançon vise à interroger l'interface ainsi créée entre ces deux approches de la maladie.

Dans cette recherche, il est évident que la maladie, dans ses manifestations tangibles, physiques ou psychologiques, est aussi très souvent conçue par les Anciens comme la marque d'un problème qui dépasse très largement la question de la santé telle que nous l'envisageons aujourd'hui. La maladie, en image ou dans les faits, est perçue comme le signe ou la traduction d'un vice (politique, social ou religieux), ouvrant ainsi une dimension de la recherche qui associe la santé au respect des normes. Si les dieux sont sollicités, c'est pour offrir la possibilité d'une réparation d'un état de fait jugé problématique, inquiétant ou pour garantir la pérennité d'une protection, dans un contexte où il convient toujours d'interroger les modalités de définition des normes invoquées.

Par son caractère polysémique, la notion de maladie en relation avec son traitement religieux ouvre ainsi des champs de recherche multiples, qui mobilisent différentes sources (épigraphiques, iconographiques, archéologiques et littéraires) et couvrent plusieurs orientations, parmi lesquelles les contextes et les circonstances de la maladie, les acteurs engagés dans l'entreprise de soin et de guérison, les lieux accueillant des cohabitations entre médecine divine et médecine rationnelle, la caractérisation des gestes et des rites, dans leur spécificité ou leurs interactions réciproques, les modes d'invocation des divinités, la caractérisation des dieux sollicités et des panthéons constitués à cette fin par les communautés ou les individus.

Face à ces problématiques, « les mondes grec et romain » apparaissent comme un champ d'étude bien vaste, que nous avons choisi de ne restreindre ni chronologiquement ni spatialement afin de pouvoir saisir différentes modalités de rencontres entre les pratiques de santé et d'en cerner la diversité. Aussi les communications livrées dans ce volume se présentent-elles comme autant de jalons destinés à ouvrir des perspectives sur les phénomènes et les modalités d'imbrication permanente, lorsque la cité ou les hommes sont menacés car en proie à la maladie et à la souffrance, entre différents acteurs, dont l'importance dépend des contextes et des circonstances : le malade, le médecin, les dieux et la communauté. Dans ce jeu de relations, bien plus souvent que l'opposition que l'on s'attendrait à trouver, il est plutôt question de complémentarité, d'alternative, de subordination dont les contours sont à géométrie variable, compte tenu de facteurs humains tels que la confiance placée dans les hommes de l'art et dans les rituels, mais

également de facteurs sociaux en lien avec l'inscription permanente du malade, du médecin et des dieux dans une communauté donnée. À cet égard, les communications présentées dans ce volume apparaissent comme autant de variations sur les propos de Vivian Nutton définissant « l'art de guérir [...] comme un vaste système d'interactions entre la société et les individus quant à ce qu'est la santé et la façon dont celle-ci est entretenue, retrouvée, définie⁸ ». Ce système d'interactions trouve à s'illustrer de multiples manières au gré de l'orientation des communications.

Le dialogue entre la médecine et le sacré, notamment dans la place octroyée aux rêves dans la médecine des temples est abordé par plusieurs communications : Véronique Boudon-Millot montre ainsi les liens complexes qui existent entre la médecine d'Hippocrate fondée sur l'observation, la recherche des causes et leur traitement et l'incubation pratiquée dans les temples, qui n'est nullement rejetée par Hippocrate, car elle ne se confond ni avec la médecine magique, ni avec les pratiques superstitieuses. Si le malade est guéri par le dieu, il est soigné par le médecin qui reconnaît la prescription du dieu délivrée sans médiation au patient, dans une relation de confiance, qui marque l'alliance du pouvoir des dieux et de celui des hommes. Considérant la fonction et le statut de *thérapeutes* de Galien, Annie Verbanck-Piérard rejette de la même manière toute dichotomie entre médecine religieuse et médecine rationnelle, qui ne pourrait reposer que sur l'idée positiviste d'un progrès de la pensée humaine conduisant linéairement de la médecine des dieux à celle des hommes. Elle montre au contraire, à partir d'une réflexion sur la spécificité de *thérapeutes* du dieu, comment, dans le centre du culte impérial provincial de Pergame, l'intense relation personnelle avec la divinité qu'implique le titre s'articule dans une stratégie de reconnaissance professionnelle au sein d'une communauté donnée et d'attributions d'immunités légales.

En mettant en regard l'activité rationnelle de ces deux médecins avec leur participation explicite aux rites des sanctuaires, ces deux communications soulignent le caractère indépassable du cadre communautaire dans la mise en œuvre des processus de guérison ou dans la définition du statut du médecin, tout imprégné de son rôle de citoyen ou de membre d'une communauté, dont il ne critique, ni ne remet en cause des pratiques religieuses inhérentes à toutes les activités humaines, parmi lesquelles la médecine ne fait pas exception. Le même constat est réalisé par Bassir Amiri, qui examine les dédicaces *pro salute* livrées par les médecins pour leur propre sauvegarde, celle de leurs patients, de l'empereur ou d'une cité. Ici également, ce qui ressort de

⁸ Nutton 2016, p. 19.

l'examen des inscriptions, c'est le caractère éminemment civique de la démarche des médecins, qui s'adressent à Esculape ou à Hygie comme aux patrons de leur activité, comme n'importe quel artisan s'adresserait à la divinité de sa corporation pour lui assurer une pleine réussite dans l'exercice de son métier, ou qui conçoivent, pour leur prêter assistance, des panthéons spécifiques de divinités dont la sollicitation fait sens en fonction de la spécificité du patient, du lieu de la dédicace ou de la communauté à laquelle on appartient.

Dans le rapport entre le malade, le médecin et la ou les divinités associées au processus de guérison, plusieurs communications font apparaître l'ancrage local et les processus d'emprunts dans les logiques qui président à la sollicitation de telles ou telles divinités. L'œuvre de Pausanias parcourue par Jean-Christophe Vincent pour dresser un panorama précis des divinités liées à la médecine et à la guérison permet à cet égard d'interroger les relations qui se créent entre elles, de saisir leur élargissement à partir des figures d'Asclépios et d'Amphiaraos selon la spécificité des lieux de culte de guérison. Étudiant les ex-voto anatomiques dans le culte du dieu lunaire Mèn, Guy Labarre analyse pour sa part la concentration dans la région lydienne de ces stèles portant des représentations de parties du corps humain à partir de la notion de transferts culturels, soulignant les emprunts aux cités et aux grands sanctuaires. Plutôt que raisonner exclusivement en s'interrogeant sur le rôle guérisseur ou punisseur des divinités sollicitées, il s'agirait de rechercher et de comprendre les liens qui se créent entre elles dans le cadre d'échanges culturels. Cette perspective est également privilégiée par Olivier de Cazanove, qui prend pour objet les dons d'entrailles appartenant au domaine romain, latin ou romanisé, pour examiner l'adaptation locale et les transferts culturels. Il souligne d'une part les processus de reprise des modèles diffusés depuis Rome et le Latium vers l'Étrurie méridionale, où ils sont adaptés et recréés, d'autre part la spécificité dans ces processus des sanctuaires thérapeutiques.

À leur manière, chaque type de sources permet de spécifier le regard porté sur la place de la divinité dans la relation entre le médecin et le patient, sur l'activité des lieux de culte et des sanctuaires dits guérisseurs ou encore sur la force agissante des dieux sollicités. Ce sont les nuances de la puissance divine dans les processus de guérison que Francesca Prescendi analyse en observant spécifiquement le culte de Febris à Rome. Pour ce faire, elle tient compte à la fois des caractères de sa *vis* et de la multiplicité de ses lieux de culte, qui garantissent un accès à la déesse, dans le cadre d'un partage de contexte culturel et cultuel avec d'autres divinités (vertus divinisées ou divinités de

la santé) et elle montre que ces lieux de culte pouvaient également servir de lieux de transmission du savoir dans une complémentarité entre approche rituelle et rationnelle.

Médecins et patients, dans les inscriptions religieuses ou votives qu'ils livrent, aussi bien que médecins, historiens ou onirocrits, dans leurs écrits, chacun reconnaît la place des dieux dans les processus de guérison, dans la logique du polythéisme intimement inscrit dans la vie religieuse des cités, même si des nuances peuvent être reconnues. Margherita Cassia montre ainsi comment le rationalisme d'Artémidore de Daldis, quoique dépourvu de toute visée polémique envers la religion, le conduit à rejeter la médecine incubatoire fondée sur la crédulité populaire, pour définir comme véritable acteur de la guérison, non le médecin ni la divinité, mais le rêveur guidé dans son interprétation par l'oniromancien, appelé à lui fournir des clés d'interprétation. Dans l'Antiquité tardive, au moment où la transition a eu lieu vers une religiosité chrétienne fondée sur une croyance exclusive, qui ne peut qu'imposer l'éradication de tous les rites liés de près ou de loin aux puissances divines anciennes, Évelyne Samama nous montre comment le récit par Procope de la première peste médiévale évacue la perspective divine au profit de la description des ravages de la maladie, dans un propos qui n'est clairement pas de « savoir si les habitants ont été guéris ou soignés par les dieux ».

Les pratiques rituelles liées à la santé apparaissent globalement comme un trait commun à toutes les approches de la maladie et de la guérison, si l'on fait abstraction des partis pris de description et de narration. Christian Stein montre ainsi comment, bien que porteurs de sens pour les hommes et les femmes de l'Antiquité, les ouvrages publiés sur la médecine et l'histoire de la médecine n'ont pas rendu justice à la médecine romaine, souvent dévalorisée au regard de la médecine grecque, et qu'il convient de faire apparaître l'intérêt d'une analyse de ces pratiques, par-delà les propos morcelés sur la médecine magique ou la médecine patriarcale, pour construire un panorama global d'une médecine romaine fondamentalement rituelle. Si la maladie est, comme l'écrit Pierre Diouf, une « équation pour le commun des mortels », qui conduit à combiner dans l'Antiquité des approches multiples, qui ne mènent jamais à faire l'économie des cultes et des pratiques rituelles, il nous propose, dans une perspective comparatiste plus large, d'alimenter notre réflexion par une confrontation avec l'univers culturel *serereer Sine* actuel, où un ritualisme ancien très ancré se conjugue de manière étonnante avec des monothéismes d'importation.

Les contributions rassemblées dans ce volume reprennent la plupart des communications et des discussions qu'elles ont engendrées lors du colloque. Ses organisateurs tiennent à remercier les institutions qui les ont soutenus, l'université Marie et Louis Pasteur et l'université Bourgogne Europe, l'UR 4011 – ISTA – et l'UMR 6298 – ARTEHIS, la région Bourgogne-Franche-Comté, ainsi que l'ensemble des collègues et auditeurs qui ont pris la peine de venir à Besançon pour présenter leurs idées et discuter celles des autres dans un esprit de convivialité académique exemplaire.

Bibliographie

- Bonnard J.-B., Dasen V., Wilgaux J. (2015), « Les *technai* du corps : la médecine, la physiognomonie et la magie », dans F. Gherchanoc (dir.), *L'histoire du corps dans l'Antiquité : bilan historiographique*, Besançon (DHA suppl. 14), p. 169-190.
- Boudon-Millot V., Buzzi S. (éds) (2017), *Guérison, religion et raison : de la médecine hippocratique aux neurosciences*, Paris.
- Cazanove O. de (2016), « Les offrandes anatomiques dans les lieux de culte du monde romain : une histoire longue, de l'Italie à la Gaule, de la République à l'Empire », *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois et des fouilles d'Alesia*, CXXIV, p. 211-224.
- Gourevitch D. (1984), *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain : le malade, sa maladie et son médecin*, Rome (BEFAR 251).
- Gourevitch D. (1965), « Les offrandes pour la santé dans l'Antiquité. Essai d'interprétation médicale et religieuse », *École pratique des hautes études. IV^e section, Sciences historiques et philologiques*, annuaire 1965-1966, p. 469-475.
- Grmek M., Gourevitch D. (1998), *Les maladies dans l'art antique*, Paris.
- Massar N. (2005), *Soigner et servir. Histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*, Paris.
- Melfi M., Gorrini M. E. (2002), « L'archéologie des cultes guérisseurs : quelques observations », *Kernos*, 15, p. 247-265.
- Nissen C. (2009), *Entre Asclépios et Hippocrate : étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, Liège.
- Nutton V. (2016), *La médecine antique*, Paris [traduit de *Ancient Medicine*, Londres-New York, 2013²].
- Olmer F. (2009), « La médecine dans l'Antiquité : professionnels et pratiques », *Sociétés & Représentations*, 28/2, p. 153-172.

- Palmieri N. (2003), *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale : aspects historiques, scientifiques et culturels*, Saint-Étienne.
- Petridou G. (2014), « Asclepius the Divine Healer, Asclepius the Divine Physician: Epiphanies as Diagnostic and Therapeutic Tools », dans D. Michaelides (éd.), *Medicine and Healing in the Ancient Mediterranean*, Oxford, p. 297-307.
- Pietrobelli A. (2017), « Galen's Religious Itineraries », *RRE*, 3, p. 221-241.
- Prêtre C., Charlier Ph. (éds) (2009), *Maladies humaines, thérapies divines. Analyse épigraphique et paléopathologique de textes de guérison grecs*, Villeneuve d'Ascq.
- Rémy B. (1988), « Le médecin dans l'Antiquité gréco-romaine », *Histoire et Archéologie*, 123, p. 6-15.
- Renberg G. H. (2017), *Where Dreams May Come. Incubation Sanctuaries in the Greco-Roman World*, 2 vol., Leiden-Boston.
- Samama É. (2003), *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève.
- Scheid J. (1992), « Épigraphie et sanctuaires guérisseurs en Gaule », *MEFRA*, 104, p. 25-40.
- Sineux P. (2016), « Dormir au sanctuaire : espace et sacralité dans le rituel de l'incubation dans le monde grec antique (le cas des sanctuaires asklépieiens) », dans Y. Lafond, V. Michel (dir.), *Espaces sacrés dans la Méditerranée antique*, Rennes, p. 117-133.
- Sineux P. (2007), « Les récits de rêve dans les sanctuaires guérisseurs du monde grec : des textes sous contrôle », *Sociétés & Représentations*, 23/1, p. 45-65.
- Van Haeperen F. (2020), « Épidémies, dieux et rites à Rome », *ASDIWAL. Revue genevoise d'anthropologie et d'histoire des religions*, 15, p. 151-168.